

**Djamila Ribeiro**

# Petit manuel antiraciste et féministe

Préface de Françoise Vergès

Traduit du brésilien par  
Paula Anacaona

# Table des matières

Pour une pédagogie féministe et antiraciste, par Françoise Vergès.....	6
Introduction.....	11
Informez-vous sur le racisme.....	19
Regardez la négritude en face.....	25
Reconnaissez les privilèges de la blancheur.....	33
Percevez le racisme internalisé en chacun.....	39
Soutenez les politiques éducatives affirmatives.....	45
Transformez votre environnement de travail.....	53
Lisez des auteur·e·s noir·e·s.....	61
Questionnez la culture que vous consommez.....	67
Connaissez vos désirs et affects.....	79
Combattez la violence raciale.....	87
Soyons tous antiracistes.....	97
Sur l'autrice.....	101
Sur les auteur·e·s noir·e·s cité·e·s.....	103
Et en France ? .....	111
Références bibliographiques de Djamila Ribeiro.....	119

Titre original : *Pequeno Manual antirracista* ©2019, Editora  
Companhia das Letras.  
© 2020, Editions Anacaona pour la traduction française.  
Photo de couverture : © Lucas Lima  
ISBN : 978-2-490297-06-1

# Pour une pédagogie féministe et antiraciste

par Françoise Vergès

Comment répondre au racisme quotidien ? Comment se défendre ? Comment s'éduquer, où trouver les armes théoriques et historiques qui nous renforcent ? Comment mettre en lumière la manière dont le racisme s'insinue de manière masquée dans les médias, l'enseignement, le cinéma, la politique, la télévision ? Comment valoriser les apports et contributions des femmes noires au féminisme et à sa philosophie, aux arts, aux sciences sociales ? À toutes ces questions, Djamila Ribeiro répond de manière claire et précise dans de courts textes qui constituent son *Petit manuel antiraciste et féministe*.

Dans un monde qui dénie le rôle central que joue le racisme dans le sexisme, le patriarcat et le capitalisme, le *Petit manuel* de Djamila Ribeiro est indispensable. Avec des textes faciles à lire (et c'est un compliment), mais qui s'appuient sur une recherche rigoureuse, courts mais qui donnent plusieurs clés de compréhension, succincts mais remplis de références utiles, concis mais toujours généreux envers des au-

teur.e.s, ce *Manuel* fait modèle, et s'inscrit dans la lignée des manuels d'éducation populaire, de pédagogie féministe non-élitiste, de formation à la résistance et à l'autonomie.

Dans chacun de ses textes, Djamila nous encourage à prendre en main notre propre éducation à l'antiracisme, à aller plus loin, à se joindre à des collectifs ou à les créer. Elle nous incite à lire, à nous former, constamment, personnellement et collectivement. Le racisme ne se combat pas avec de belles paroles mais à travers une formation et une transmission de savoirs et de pratiques indispensables. L'effort à accomplir est immense mais incontournable car il faut s'opposer à des siècles de fabrication des vies Noir.e.s, des vies racisé.e.s, comme négligeables, jetables, tuables.

En France, de tels manuels ont existé mais le retour d'un racisme virulent défendu au plus haut niveau de dirigeants politiques, de journalistes, d'intellectuel.le.s, ou bien le déni du racisme derrière un « Je ne suis pas raciste », rendent pressante la publication de ce genre de manuel.

Depuis quelques années, grâce aux mouvements de l'antiracisme politique, l'antiracisme moral a été analysé pour ce qu'il est, à peine une égratignure sur le mur du racisme. Dans l'antiracisme moral, le racisme est une opinion, la conséquence d'un manque d'éducation, la peur de l'Autre ; il peut dès lors y avoir un « racisme sans race » : on ne croit pas à l'existence de la race mais la culture sert de ter-

rain au racisme, du style : « la culture, la religion, de ces groupes est incompatible avec la démocratie ». Le féminisme civilisateur a joué un rôle dans ce racisme avec sa dénonciation du voile qui serait le symbole de la soumission des femmes et de la culture musulmane hostile par nature aux droits des femmes. Pour sa part, l'antiracisme politique met en lumière les mécanismes du racisme d'État, du racisme structurel et rappelle ses liens avec l'histoire esclavagiste et coloniale française<sup>1</sup>. Autrement dit, l'État peut être explicitement non-raciste, mais ses politiques ont des conséquences négatives pour les personnes racisées (on peut penser au délit de faciès, aux meurtres de jeunes Arabes et Noirs mais aussi à ses politiques de pollution en Guadeloupe affectant une population noire<sup>2</sup>). Malgré les dénégations de l'État, le racisme anti-Noir.e, l'Islamophobie, la Romophobie, restent des machines à stigmatiser et à tuer.

La lutte antiraciste s'est élargie aux questions d'appropriation culturelle et des biens africains spoliés qui remplissent les musées, aux discriminations dans la santé et la recherche médicale, à la représentation des Noir.e.s et de toutes les personnes racisées dans les médias, au cinéma, à la télévision, au monde

---

1. Sur l'antiracisme politique, voir Hourya Bentouhami, « Pour une défense de l'antiracisme politique et de la démocratie », Médiapart, 15 janvier 2018.

2. En Guadeloupe, ancienne colonie esclavagiste, désormais « outre-mer » français, l'État a autorisé l'épandage d'un pesticide, le chlordécone, pendant des années et bien après que l'extrême nocivité de ce pesticide pour la santé humaine, les sols et les eaux ait été reconnu. Le sol, les rivières, les lagons de cette île sont désormais pollués pour des générations, le taux de cancer de la prostate est le plus élevé de France...

des arts. Des groupes afro-féministes non seulement analysent l'intersection des discriminations mais dénoncent la misogynie, le machisme des hommes noirs. Dans *Noire n'est pas mon métier*, paru en 2018, seize actrices noires et racisées témoignent des clichés, plaisanteries douteuses, racistes, qu'elles entendent dans l'exercice de leur métier en France. Des artistes racisé.e.s mettent à nu les structures racistes des institutions artistiques et des écoles d'art, où les seul.e.s Noir.e.s ne sont souvent que les vigiles et les femmes de ménage, invisibilisées et surexploitées.

La publication de ce *Petit manuel* de Djamila Ribeiro encourage la publication de manuels similaires en France, qui tiennent compte de l'histoire de son empire colonial, mais aussi de son impérialisme, racisme et néocolonialisme présents. L'éclatement des situations et des problématiques (quartiers populaires en France et les dits « outre-mer ») offre un terrain fertile à l'analyse du racisme au temps du capitalisme néolibéral, de l'État et du patriarcat dans la République française.

Un mouvement féministe antiraciste transnational émerge où la contribution de féministes du Sud global, longtemps éclipsée par le féminisme universitaire anglophone, est enfin accessible. Le féminisme noir populaire de Djamila Ribeiro – c'est-à-dire au plus près des classes populaires et racisées – est un féminisme de libération. Il faut lire son *Manuel* et répondre à son invitation à en écrire d'autres.



## Introduction



**E**nfant, j'ai appris que la population noire avait été esclave. Point. Comme s'il n'avait pas existé de vie antérieure dans les régions d'où ces personnes avaient été déportées de force. On me disait que la population noire était passive et qu'elle avait accepté l'esclavage sans résistance. On me racontait également que la princesse Isabel<sup>1</sup> avait été la grande salvatrice des Noirs. Mais, pour reprendre les mots de Walter Benjamin, cette histoire était celle racontée selon le point de vue des vainqueurs. On ne m'a pas

---

1. Princesse Isabel (1846-1921), fille de l'empereur Dom Pedro II du Brésil. Elle signera la Loi du 13 mai 1888 ou loi Áurea, qui mettra officiellement fin à l'esclavage au Brésil. (*N.d.T.*)

raconté que le *quilombo*<sup>1</sup> de Palmares, caché dans les montagnes de la Barriga, dans l'actuel État d'Alagoas, a existé pendant plus d'un siècle<sup>2</sup>, et que de nombreux soulèvements ont été organisés comme forme de résistance à l'esclavage, comme la révolte des Malês ou la révolte de la Chibata. Avec le temps, j'ai compris que la population noire avait été *esclavagisée* – et non *esclave*, un mot qui laisserait entendre que ce serait une condition naturelle, occultant le fait que ce groupe avait été placé dans cette position-là par l'action d'un autre groupe<sup>3</sup>.

Si pour moi, qui suis fille d'un militant du mouvement Noir et qui ai toujours débattu de ces questions à la maison, percevoir ces nuances est encore complexe et dynamique, alors pour ceux qui ont peu ou pas réfléchi sur ce thème, je peux comprendre que cela constitue encore plus un défi. Ce processus implique une révision critique profonde de notre perception de nous-mêmes et du monde. Il implique de percevoir que même ceux qui cherchent activement à avoir une conscience raciale ont déjà probablement fait subir des violences à des groupes opprimés.

1. Camp d'anciens esclavagisés fugitifs. (N.d.T.)

2. Lire à ce sujet le roman de Jarid Arraes, *Dandara et les esclaves libres*, qui retrace de façon romancée le destin de Dandara, dernière cheffe du mytique *quilombo* de Palmares. Paris : éditions Anacaona, 2018. (N.d.T.)

3. Lire à ce sujet l'article de blog des éditions Anacaona sur cette évolution fondamentale du langage en France : <https://bit.ly/36aHKdh>. (N.d.T.)

Le premier point à comprendre lorsque l'on parle de racisme est qu'il s'agit surtout d'un débat structurel. Il est fondamental d'apporter une perspective historique et de commencer par la relation entre esclavage et racisme, en cartographiant les conséquences de ces plus de trois siècles d'esclavage. Il convient de se demander comment ce système a bénéficié économiquement tout au long de l'histoire à la population blanche, pendant que la population noire, traitée comme une marchandise, n'avait pas accès aux droits basiques et à la répartition des richesses.

Je vais rappeler quelques points dans le contexte brésilien pour illustrer mon propos. La Constitution impériale de 1824 stipulait que l'éducation était un droit pour tous les citoyens – néanmoins, l'école restait interdite aux personnes noires esclavagisées. La citoyenneté s'étendait aux Portugais et aux personnes nées sur le territoire brésilien, y compris les Noirs libres. Mais ces droits étaient conditionnés à la possession de biens et de revenus, justement pour compliquer l'accès des Noirs libres à l'éducation. Citons également la Loi foncière de 1850, année où le trafic négrier a été interdit au Brésil, bien que l'esclavage ait persisté jusqu'en 1888. Cette loi annulait l'appropriation de terres basée sur l'occupation, et l'État pouvait uniquement les distribuer par le biais de l'achat. Ainsi les ex-esclavagisés, occupant leurs terres sans titres fonciers, furent les premières victimes de cette loi :

seules les personnes disposant d'importantes quantités d'argent pouvaient devenir propriétaires. La loi a transformé la terre en marchandise, et a facilité la concentration des terres entre les mains des anciens grands propriétaires fonciers. Sans compter que les immigrants européens ont reçu des concessions, avec la création de colonies par exemple<sup>1</sup>.

Lorsque nous étudions l'histoire du Brésil, nous voyons bien comme ces dispositifs légaux ou d'autres, mis en place pendant et après l'esclavage, ont contribué au maintien de la mentalité « maîtres et esclaves » dans notre pays où, autrefois dans les bâtisses des esclaves et aujourd'hui dans les chambres de bonnes, la couleur était, et est toujours, noire.

La psychanalyste Neusa Santos, dans l'une des premières recherches sur la question raciale dans la psychologie, affirme que :

« La société esclavagiste, en transformant l'Africain en esclave, a défini le Noir en tant que race, elle a démarqué sa place, la manière de le traiter et

1. En 1867, devant la grande disponibilité de terres qu'il juge inoccupées, le gouvernement brésilien distribue des terres publiques pour la colonisation, afin également de sécuriser ses frontières face à ses voisins latino-américains. Il crée des colonies à destination des immigrants allemands, italiens puis japonais, à qui il offre aussi diverses aides financières. Cette politique officielle a été abandonnée en 1914. (*N.d.T.*)

d'être traité, les normes d'interaction avec le Blanc ; et elle a institué un parallélisme entre la couleur noire et la position sociale inférieure.»<sup>2</sup>

De nombreux Brésiliens pensent que l'esclavage sur nos terres y a été moins cruel qu'ailleurs, mais ce raisonnement nous empêche de comprendre comment le système esclavocrate a encore un impact sur la façon dont la société est organisée. Il est indispensable de reconnaître les violences infligées pendant la période esclavagiste. Des historien-ne-s comme Lilia Schwarcz, Flávio Gomes, João José Reis et Nizan Pereira Almeida ont prouvé par leurs recherches que cette idée de « colonisation douce » n'est qu'un mythe. Un nombre incalculable de faits historiques démentent cette idée reçue. Il suffit de rappeler, par exemple, que l'espérance de vie des hommes esclavagisés à la campagne au Brésil était de 25 ans, bien inférieure à la moyenne des États-Unis pour le même groupe, qui était de 35 ans<sup>3</sup>.

Cela fait des années que les mouvements représentant les personnes noires débattent du racisme comme structure fondamentale des relations sociales, créateur d'inégalités et de séparations.

2. Neusa Santos Souza, *Tornar-se negro ou As vicissitudes da identidade do negro brasileiro em ascensão social*. Rio de Janeiro: Graal, 1983.

3. Herbert S. Klein, "Novas interpretações do tráfico de escravos do Atlântico". *Revista de História*, n. 120, p. 18, jan./juil. 1989.

Le racisme est un système d'oppression qui nie des droits, et non pas le simple acte de volonté d'un individu. Reconnaître le caractère structurel du racisme peut, en effet, être paralysant. Après tout, comment affronter un monstre si grand ? Cependant, ne soyons pas intimidés. La pratique antiraciste est urgente et se trouve dans les attitudes les plus quotidiennes. Comme le dit Silvio Almeida :

« Conscient que le racisme fait partie de la structure sociale et, en conséquence, n'a pas besoin d'intention pour se manifester – même si se taire devant le racisme ne fait pas de l'individu un être moralement et/ou juridiquement coupable ou responsable – il est clair que le silence rend l'individu éthiquement et politiquement responsable de la perpétuation du racisme. Le changement dans la société ne se fera pas uniquement avec des dénonciations, ou avec la répudiation morale du racisme : il dépend, avant tout, de postures à prendre et de l'adoption de pratiques antiracistes. »<sup>1</sup>

Ainsi, n'intervenez jamais dans une discussion sur le racisme en commençant par : « Je ne suis pas raciste, moi ! ». Ce qui est en jeu ici n'est pas un positionnement moral, individuel, mais un problème structurel. Posez-vous plutôt la question : que faites-vous activement pour combattre le racisme ? Même si une personne s'affirme comme n'étant pas raciste (ce

qui est difficile, puisqu'il s'agit d'une structure sociale enracinée), ce n'est pas suffisant – l'inaction contribue à perpétuer l'oppression.

Je précise que les hommes et les femmes noirs ne sont pas les seules victimes de l'oppression structurelle : d'autres groupes sociaux opprimés partagent des expériences de discrimination qui peuvent être comparables.

Ce petit manuel expose des stratégies pour combattre le racisme contre les personnes noires mais j'espère bien qu'il pourra également contribuer à combattre les autres formes d'oppression. Dans le contexte brésilien, je pense notamment aux peuples autochtones. Son objectif est de présenter quelques pistes de réflexion, en citant les contributions importantes de divers auteur-e-s sur la question. Il est destiné à ceux qui souhaitent approfondir leur perception des discriminations structurelles, et assumer leur responsabilité pour la transformation de notre société.

En effet, l'antiracisme est une lutte qui appartient à toutes et tous.

1. Silvio Almeida, *Racismo estrutural*. São Paulo: Pólen, 2019, p.52.





## Informez-vous sur le racisme



Le système raciste s’actualise constamment, et il convient donc de comprendre son fonctionnement. Selon Kabengele Munanga, important penseur noir brésilien-congolais, et professeur à l’université de São Paulo :

« Sans aucun doute, tous les racismes sont abominables et chacun fait des victimes à sa façon. Le racisme brésilien n’est pas pire, ni meilleur que les autres, mais il a ses particularités – parmi lesquelles le silence, le non-dit, qui induit en erreur tous les Brésilien·ne·s, victimes et non-victimes [du racisme]. »<sup>1</sup>

---

1. Lilian Milena, “Kabengele Munanga, o antropólogo que desmistificou a democracia racial no Brasil”. *Carta Maior*, 15 mai 2019.

Ainsi, Munanga explique que pour comprendre le racisme au Brésil, il est nécessaire de le différencier des autres expériences connues, comme le régime nazi, l'apartheid sud-africain ou la situation de la population noire aux États-Unis pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, époques où le racisme était explicite et institutionnalisé par des lois et pratiques officielles.

Certes, le Brésil est différent, mais ce serait une grave erreur de conclure que, pour cette raison, nous ne sommes pas un pays raciste. Il convient d'identifier les mythes qui fondent les particularités du système d'oppression opérant chez nous, parmi lesquels le *mythe de la démocratie raciale* est sans aucun doute le plus connu – et nocif. Théorisé et diffusé par des sociologues appartenant à l'élite économique de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ce mythe affirme que le Brésil a transcendé les conflits raciaux grâce à une harmonie entre Noirs et Blancs, se traduisant par le métissage et l'absence de lois ségrégationnistes.

Le livre *Maîtres et esclaves*<sup>1</sup>, de Gilberto Freyre, est devenu un classique et a exporté cette thèse dans le monde entier. Il est vrai que cette œuvre s'inscrivait à sa sortie dans une rupture avec le racisme scientifique

1. Gilberto Freyre. *Maîtres et esclaves : la formation de la société brésilienne*. Paris : Gallimard, 2005.

– théories biologisantes formulées au XIX<sup>e</sup> siècle et affirmant la supposée infériorité naturelle du Noir afin de justifier l'esclavage aux Amériques<sup>2</sup>. Mais il convient de lire Gilberto Freyre de façon critique, à contre-sens de ceux qui, dupés par la naturalisation du métissage forcé pendant la période coloniale, perpétuent le mythe de la démocratie raciale. Cette vision paralyse la pratique antiraciste, car elle romantise les violences subies par la population noire, en dissimulant la hiérarchie raciale avec une fausse idée d'harmonie.

Dans leur œuvre *Blancs et Noirs à São Paulo*, Roger Bastide et Florestan Fernandes soulignent :

« "Nous, Brésiliens", nous racontait un Blanc, "avons le préjugé de ne pas avoir de préjugés. Et ce simple fait suffit pour montrer à quel point notre milieu social est enraciné". De nombreuses réponses négatives [*sur la présence du racisme*] s'expliquent par ce préjugé d'absence de préjugés, par cette fidélité du Brésil à son idéal de démocratie raciale. »<sup>3</sup>

Comme le dit Munanga :

2. Ces théories sont incarnées au Brésil par le scientifique eugéniste Nina Rodrigues, en France par Gobineau.

3. Roger Bastide ; Florestan Fernandes. *Branco e negro em São Paulo*. 2<sup>e</sup> ed. São Paulo: Companhia Editora Nacional, 1959, p. 164.

« Une voix très forte résonne au fond de chaque Brésilien, qui crie : "Nous ne sommes pas racistes ! Ce sont les autres qui sont racistes !" ».

Cette voix est, à mon sens, une inertie causée par le mythe de la démocratie raciale. Un bon exemple de cette attitude : une enquête réalisée par Datafolha, en 1995, révélait que 89% des Brésiliens admettaient l'existence de préjugés à l'encontre des personnes de couleur au Brésil. Néanmoins, 90% s'identifiaient comme non-racistes<sup>1</sup>.

Nous devons apprendre avec le féminisme noir, qui nous apprend l'importance de nommer les oppressions, puisque nous ne pouvons pas combattre ce qui n'a pas de nom. Ainsi, reconnaître le racisme est la meilleure façon de le combattre. N'ayez pas peur des mots « Blanc », « Noir », « raciste ». Dire que telle attitude est raciste n'est qu'une façon de la caractériser et de définir son sens et ses conséquences. Le mot ne peut pas être tabou, car le racisme est parmi nous et parmi les personnes que nous aimons. Le plus grave serait de ne pas le reconnaître et de ne pas combattre l'oppression.

Nous arrivons ainsi à la question cruciale sui-

vante : concrètement, qu'a fait, que fait, et que peut encore faire chacun d'entre nous pour la lutte anti-raciste ? L'autoquestionnement – poser des questions, comprendre sa place sociale et douter de ce qui semble « naturel » – est le premier pas à faire pour éviter de reproduire ce type de violence, qui en privilégie certains et en opprime d'autres.

Simone de Beauvoir, faisant référence à Stendhal (auteur qui, selon elle, attribuait une véritable humanité à ses personnages féminins), disait qu'un homme qui regarde la femme comme sujet et a une relation d'altérité avec elle peut être considéré féministe. Ce même raisonnement peut être utilisé pour penser l'antiracisme – en se rappelant que la femme noire combine l'oppression de genre, de race, et souvent de classe, ce qui rend le processus encore plus complexe.

1. À l'époque, cette enquête avait été considérée comme la plus importante sur le thème : 5081 personnes de plus de seize ans avaient été interrogées, dans 121 villes, réparties dans toutes les régions du pays.